

Les crucifiés de la terre

Lettres du Brésil et d'Amérique centrale (1978-1995)

Religions & sociétés

Collection dirigée par Tangi Cavalin et Nathalie Viet-Depaule

© Arbre bleu éditions, 2018
3 rue des Blondlot 54000 Nancy
contact@arbre-bleu-editions.com
www.arbre-bleu-editions.com

ISBN 9791090129269
ISSN 2556-5753

Photo de couverture: Chapelle dans le campement de familles sans terre « João Canuto », à Xinguara (Pará). Les enfants jouent après la rencontre célébrative, suivie d'une réunion en présence d'Henri Burin des Roziers (août 2008, archives CPT-Xinguara).

Conception graphique et mise en page : Serge Dandé



Henri Burin des Roziers

Les crucifiés de la terre

Lettres du Brésil et d'Amérique centrale (1978-1995)

Édition critique établie
par Sabine Rousseau
avec la collaboration
de Claude Billot

éditions
Arbre bleu

2018

Remerciements

Nous n'aurions jamais imaginé, Claude Billot et moi-même, publier ce livre sans la confiance qu'Alain Burin des Roziers nous a témoignée. C'est lui qui a exhumé ces lettres inédites soigneusement conservées dans les archives familiales, et porté au couvent Saint-Jacques à son oncle Henri qui nous les a confiées. Puis il nous a accompagnés et soutenus dans ce projet éditorial avec une attention et une bienveillance pour lesquelles nous tenons à le remercier chaleureusement.

Nos remerciements vont aussi à toute la famille Burin des Roziers pour ses encouragements réconfortants et son soutien discret.

Un grand merci à tous les amis d'Henri qui ont contribué à faire aboutir ce projet, et à nos conjoints qui ont partagé avec nous la volonté de donner à lire ces lettres du Brésil et d'Amérique centrale. Elles n'auraient pu trouver meilleure place que celle offerte dans cette collection des éditions de l'Arbre bleu par Tangi Cavalin et Nathalie Viet-Depaule auxquels nous tenons à dire toute notre gratitude.

La Paz 16-11-90

Ma chère Maman

Me voici dans l'Aéroport de
la Paz. Dans une heure je
fais pour São Paulo. Je vais
retrouver le Brésil et mes
compagnons après 10 mois
d'absence. Je vous téléphonerai
de São Paulo.

La Paz est la plus belle grande
ville d'Amérique latine que
j'ai vue. Admirable

Je vous embrasse
Henri

L'écriture fine et carrée d'Henri Burin des Rozières
déchiffrée patiemment par Claude Billot

Avant-propos

Le frère dominicain Henri Burin des Rozières n'a pas rédigé de « somme théologique », mais il a écrit de très nombreuses lettres tout au long de sa vie. Celles réunies dans ce livre ont été envoyées d'Amérique latine à ses parents entre décembre 1978, date de son arrivée au Brésil, et 1995, date à laquelle il cesse de correspondre par courrier postal avec sa mère, restée seule à Paris après la mort de son père en octobre 1989.

Ces lettres maintiennent le lien qu'Henri Burin des Rozières a toujours entretenu avec ses parents depuis sa jeunesse. Au cours de ses premiers voyages de loisir en Europe du Nord, alors qu'il est âgé d'une vingtaine d'années – il est né le 18 février 1930 –, puis pendant son service militaire en Afrique du Nord en 1954-1956 et ses études à Cambridge en Angleterre en 1957, et enfin pendant son noviciat au couvent dominicain de Lille en 1958, il ne cesse d'écrire à ses parents. À chaque fois qu'il se trouve éloigné du foyer familial parisien, il écrit de longues et fréquentes lettres pour partager ses découvertes et sa vie quotidienne. Seule la période pendant laquelle il vit à Besançon (juin 1970-juin 1971) puis à Annecy (juin 1971-décembre 1978) constitue une exception : ses lettres se font alors rares et courtes, dans un contexte de forte mobilisation et d'intense engagement militant qui lui laissent peu de temps pour écrire et décrire des actions sans doute difficiles à partager avec des parents fortement marqués par une culture politique de droite – catholique et gaulliste – tandis que lui-même s'investit dans un militantisme associatif qui le situe de plus en plus à gauche et l'éloigne de la hiérarchie ecclésiale¹.

1. Parallèlement à son travail d'enquêteur social à la DDASS d'Annecy où il était chargé de la résorption de l'insalubrité de l'habitat ouvrier qui touchait particulièrement les travailleurs immigrés de la vallée de l'Arve, il participait aux activités d'un Comité Vérité Justice qu'il avait contribué à fonder fin 1972 pour défendre les populations les plus vulnérables dans la région : les clochards indésirables au centre-ville d'Annecy et mal-

En décembre 1978, Henri Burin des Rozières réalise enfin un projet nourri depuis 1976 alors que son action en Haute-Savoie commençait à s'épuiser face à l'hostilité des autorités locales : s'installer au Brésil. Intéressé par ses conversations avec des dominicains brésiliens exilés à Paris et à Lyon, impressionné par le suicide de l'un d'entre eux, Tito de Alencar, en août 1974, puis confronté à nouveau à la répression politique en Amérique latine à l'arrivée de réfugiés chiliens et uruguayens accueillis en Haute-Savoie en 1977, il s'était adressé au Comité épiscopal France-Amérique latine et au provincial des dominicains brésiliens pour préparer son départ. En choisissant le Brésil, il savait qu'il partait pour un pays où la population subissait une dictature depuis 1964 et des injustices sociales criantes.

Dès son arrivée à São Paulo, il renoue avec cette tradition de longues lettres descriptives destinées à ses parents avec lesquels il entretient une complicité filiale attentive, s'adressant à eux de façon souvent tendre, parfois taquine, usant d'un humour toujours léger, presque primesautier. Le courrier redevient abondant, régulier, détaillé, surtout au début de son séjour au Brésil puis à chaque occasion de partager de nouveaux espaces ou de nouvelles expériences. Son récit prend souvent des accents ethnographiques, peu éloignés des relations de voyages de la tradition missionnaire : il dépeint les paysages, croque les portraits des peuples, relate ses rencontres avec un souci du détail et de l'anecdote qui rendent les descriptions imagées et vivantes. Il a aussi la volonté de rendre intelligibles ses choix : fort de ses expériences en Haute-Savoie et des rencontres qu'il fait au Brésil – notamment des évêques dominicains –, sans doute plus sûr de lui à l'approche de la cinquantaine (il a presque quarante-neuf ans quand il s'installe au Brésil), il explicite ses engagements sociaux et politiques et affirme des choix qu'il assume désormais totalement.

Il arrive au Brésil au moment où se prépare et se tient à Puebla au Mexique la conférence des évêques latino-américains (février 1979) qui réaffirme l'option préférentielle pour les pauvres, qui avait été formulée à Medellín en Colombie en 1968 par les tenants d'un christianisme de libération, notamment par le Péruvien Gustavo Gutiérrez, et qui avait ouvert la voie à l'élaboration d'une théologie de la libération. Intéressé par ce renversement théologique prônant une relecture de la Bible à la lumière de la « praxis » révolutionnaire des communautés de base qu'il perçoit à travers la presse, notamment dans la revue *Dial* (Diffusion de l'information sur l'Amérique latine fondée en France par un prêtre du diocèse de Belfort-Montbéliard, Charles Antoine, en 1971) à laquelle il est abonné

traités par la police, les immigrés exploités par des patrons peu enclins à respecter le droit du travail, les petits paysans ruinés par les contrats d'intégration signés avec les entreprises agro-alimentaires... Un livre portant sur ces luttes sociales et politiques menées en Haute-Savoie au temps où Henri Burin des Rozières vivait à Annecy [1971-1978] sera publié au cours de l'année 2019.

et par des conférences auxquelles il assiste régulièrement à São Paulo, et sensible aux témoignages des dominicains du Brésil comme Frei Betto ou de l'évêque clarétain Mgr Casaldáliga dont il apprécie aussi la poésie, Henri Burin des Rozières s'inscrit d'emblée dans ce « christianisme de libération ». Il est heureux de se reconnaître dans ce courant et de pouvoir « réintégrer » l'institution ecclésiale, après plusieurs années passées à sa marge, éloigné de son couvent parisien – Saint-Jacques dans le XIII^e arrondissement – où il retournait seulement de loin en loin quand il vivait en Haute-Savoie. Au Brésil où il prend très vite ses marques, il s'engage corps et âme auprès des paysans sans terre d'Amazonie, les accompagne sur le terrain dans leur lutte quotidienne pour garder leur terre face aux *fazendeiros* et aux multinationales qui cherchent à les exproprier, les protège contre les menaces des tueurs à gage payés par les gros propriétaires pour impressionner ceux qui se constituent en syndicat et les défend en justice, en tant que conseiller juridique puis comme avocat de la Commission pastorale de la terre (CPT), malgré toutes les pesanteurs et les pressions politiques qui rendent les procès très longs, au risque parfois de sa vie puisque sa propre tête est mise à prix.

La retranscription des lettres a été effectuée de manière fidèle aux originaux sauf en ce qui concerne les passages relevant strictement de la vie familiale qui n'ont pas été livrés ici par respect pour la vie privée des personnes mentionnées. Presque toujours placées en début ou en fin de lettres, les coupures réalisées ne sont pas signalées pour ne pas perturber inutilement la lecture. Les tremblements de l'écriture ne sont pas non plus restitués... sauf quand Henri Burin des Rozières lui-même s'en excuse auprès de ses parents ! Cependant, un style parfois heurté ou maladroit révèle les circonstances dans lesquelles certaines lettres ont été écrites, dans des gares routières en attendant le car ou dans des villages très reculés sans aucun confort, souvent entre deux moments d'intense activité.

Dans ce livre, ses lettres d'Amérique latine ont été regroupées en trois parties. La première couvre la décennie 1979-1989, celle de sa découverte du Brésil et de l'acuité du problème de la terre en Amazonie, de son travail au sein de la Commission pastorale de la terre, notamment auprès des paysans sans terre du Bec de Perroquet aux confins du Tocantins et du Nord du Pará. Longues et nombreuses au début de la période (un tiers se situe entre décembre 1978 et décembre 1980), ses lettres se font plus rares et plus courtes au cours des années suivantes : Henri écrit en moyenne une petite dizaine de lettres par an à ses parents. Leur espace dans le temps traduit une activité de plus en plus prenante au sein de la Commission pastorale de la terre. Il écrit quand il peut se poser, de retour à Porto Nacional ou Gurupi au siège de la CPT où il trouve son courrier en provenance de France auquel il s'efforce de répondre aussitôt ou bien dans les rares moments de répit et de repos, dans une grande ville,

Brasilia, São Paulo ou Rio, à l'occasion de réunions exceptionnelles ou de courtes périodes de vacances. Les anniversaires et les réunions de famille au Mesnil, la maison familiale en Auvergne, qui correspondent à des fêtes religieuses – Noël, Pâques, l'Assomption – sont l'occasion de manifester une attention particulière à ses parents. Entre 1986 et 1989, les lettres deviennent plus laconiques, plus répétitives et Henri Burin des Rozières écrit souvent qu'il ne faut pas se décourager, trahissant ainsi un certain essoufflement après l'enthousiasme des premiers combats menés au sein de la CPT et après l'espoir suscité par le retour à la démocratie au Brésil. Une forme de routine, de fatigue transparaît dans ses lettres de la deuxième moitié des années 1980. Il est heureux de pouvoir s'échapper un peu de cette Amazonie dont le contexte socio-politique est pesant : au cours des dix premières années, il revient avec plaisir en France à trois reprises, trois mois au cours de l'hiver 1982-1983, un mois en juillet 1986 et à nouveau trois mois à l'été 1989 à l'occasion du Bicentenaire de la Révolution française.

Les lettres de la deuxième partie sont de nature un peu différente : après avoir consacré tout son temps au soutien des paysans sans terre, il a obtenu le bénéfice d'une année sabbatique qu'il passe à voyager dans plusieurs pays d'Amérique centrale (notamment le Nicaragua, Cuba, le Guatemala, le Salvador et Haïti). Il fait parvenir à sa mère, conjointement aux courtes lettres qu'il lui envoie, de longs textes destinés à l'origine à ses amis – brésiliens ou français – de la famille dominicaine. Ces longs rapports documentés s'apparentent alors davantage aux lettres-circulaires que les missionnaires ou les prêtres *Fidei donum* ont l'habitude de faire circuler parmi les amis restés dans leur pays d'origine.

La troisième partie comporte, à nouveau, exclusivement les lettres écrites à sa mère à son retour au Brésil entre 1991 et 1995. Il décrit très précisément les dossiers sur lesquels il travaille dans des procès intentés contre les tueurs à gages et leurs commanditaires ; il présente aussi les enjeux et avancées de sa lutte contre « le travail esclave » pratiqué par les *fazendeiros* de la région de Rio Maria. Ces lettres sont alors souvent accompagnées de documents, en particulier des communiqués rédigés par lui au nom du Comité Rio Maria – comité de défense des paysans menacés de mort. Cette documentation complémentaire adressée à sa mère a été placée en annexe afin de préserver la fluidité de lecture des lettres tout en permettant au lecteur intéressé d'approfondir sa connaissance des dossiers évoqués. Des notes de bas de page ont également été ajoutées tout au long de l'ouvrage dans le but d'aider le lecteur à mieux comprendre les passages allusifs en donnant quelques éclairages sur le contexte social, politique ou religieux selon les besoins, en présentant les personnes citées et en situant les lieux évoqués, en indiquant éventuellement quelques références utiles pour prolonger la lecture.

AVANT-PROPOS

Après deux voyages en France, en septembre 1994 et 1996, Henri écrit de moins en moins par voie postale, puis plus du tout : de même qu'il rentre plus souvent en France pour rendre visite à sa mère très âgée, il lui téléphone aussi plus souvent. Et surtout, il a adopté le courrier électronique pour communiquer avec famille et amis restés en France, ce qui prive l'historien d'une source épistolaire précieuse.



PREMIÈRE PARTIE

Brésil 1978-1989

Carte 1 : Le Brésil d'Henri Burin des Roziers



Rio de Janeiro, vendredi 15 décembre 1978 – 10 h, heure locale

Mon cher Papa, ma chère Maman,

Me voici à Rio de Janeiro en transit avec cinq heures de retard.

Au départ de Roissy, une demi-heure de retard car un altimètre ne marchait pas.

À Dakar après avoir décollé, impossible de rentrer le train d'atterrissage. Il a fallu revenir et attendre quelque cinq heures pour que ce soit réparé. Mais je dormais et ne me suis pas aperçu de grand-chose.

Ici le temps est couvert et ma foi je ne regrette pas mon blouson.

Pour une fois que je prends l'avion ça en vaut la peine : un repas festin avec du caviar (d'Israël!!!) un petit-déjeuner pantagruélique et des bébés charmants d'une famille argentine qui dormaient à côté de moi. Il y avait aussi un film.

Je vous laisse pour aller faire un petit tour et essayer de voir ce fameux Pain de sucre¹ que je n'ai toujours pas aperçu.

Je vous embrasse.

Henri

PS : Je vous réécrirai de São Paulo.

*
* * *

1. Le Pain de sucre (*Pão de açúcar* en portugais) est un bloc de granit qui domine la baie de Rio de Janeiro et culmine à 396 mètres. Ce nom lui fut donné par les Portugais au XVI^e siècle en référence à la forme des blocs de sucre placé dans des moules en argile à l'époque du commerce triangulaire.

São Paulo, le 15 décembre 1978

CP 7173
01000 São Paulo SP
Brasil

Mon cher Papa, ma chère Maman,

Me voici donc au couvent des dominicains à São Paulo. Le Provincial, le père Pervis², et un autre frère étaient venus m'attendre à l'aéroport. L'avion avait cinq heures de retard et les pauvres ont dû attendre de 7 heures 30 à 12 heures 30 à l'aéroport distant de cent kilomètres de São Paulo. Je vous ai donné quelques détails sur mon voyage et sur la panne de l'avion à Dakar dans la lettre que je vous ai envoyée à l'escale de Rio de Janeiro. J'espère que vous l'avez reçue mais il paraît que beaucoup de lettres se perdent.

Enfin mon point d'attache jusqu'à mon départ pour Brasilia en février va être ici au couvent de São Paulo. L'adresse postale est celle écrite en haut. Il faut donc annuler l'adresse de Rio de Janeiro que j'avais donnée à Paris. Pourriez-vous prévenir le portier du couvent Saint-Jacques à Paris pour qu'il note la nouvelle adresse et me fasse suivre le courrier ici ? Je vais lui écrire, mais c'est plus sûr que vous lui téléphoniez vu l'incertitude du courrier.

L'avantage d'être à São Paulo est que le climat, l'été, est beaucoup plus agréable. La ville est en effet à 800 mètres d'altitude et aujourd'hui en tout cas la température est très agréable, mais le temps est couvert.

J'arrête là cette lettre, l'essentiel étant que vous ayez très vite mon adresse et que vous la communiquiez si on vous la demande. En cas d'urgence le téléphone ici est 62 23 24.

Le décalage horaire est de quatre heures à peu près. Je vous écrirai plus longuement sur mes impressions ici demain. Je vous embrasse.

Henri

* * *

2. Le père Michel Pervis [1918-1996], dominicain de la Province de Lyon, entré dans l'Ordre en 1946, est, depuis 1974, le provincial des dominicains du Brésil auquel Henri avait écrit quand il projetait de partir au Brésil pour lui demander si sa province accepterait de l'accueillir, lettre du 22 mars 1977, Archives Henri Burin des Rozières (Arch. HBR). Michel Pervis est mort au Brésil.

São Paulo, le 17 décembre 1978

CP 7173
01000 São Paulo SP
Brasil

Mon cher Papa, ma chère Maman,

Je vous écris la fenêtre ouverte, en bras de chemise, avec vue au premier plan sur des arbres feuillus, d'autres en fleurs genre magnolias et, au fond à l'horizon, des gratte-ciel.

Comme fond sonore des oiseaux bruyants, des cigales stridentes et les hurlements de la foule d'un stade de football, que m'apportent par moments les vagues du vent.

C'est bien São Paulo tel que je l'imaginai ; avec hélas en plus la saleté et la poussière car c'est, paraît-il, une des villes les plus polluées du monde.

Le couvent³ est situé en périphérie dans un quartier résidentiel au milieu d'un petit parc de toute beauté avec une végétation de type méridional, palmiers, cactus, bananiers, et des fleurs ravissantes un peu partout. Il y a un vieux père qui entretient toutes ces fleurs et ces plantes avec amour. Il m'a fait visiter son domaine tout à l'heure après le déjeuner ; c'était très sympathique.

Le couvent n'est pas beau mais les chambres sont immenses et calmes, si bien que je dors dix heures chaque nuit avec, en plus, près d'une heure de sieste après le repas. C'est bon signe. Il est vrai que j'avais quelque retard et que le temps tiède et humide porte au sommeil.

Ce couvent a une histoire glorieuse ; c'est là, en novembre 1969, une nuit à trois heures du matin, que la police a envahi le couvent et embarqué plusieurs frères pour les emprisonner, dont Tito de Alencar qui est mort à Lyon, il y a deux ans des suites de ses tortures⁴. La cellule qu'il habitait est à quelques mètres de la mienne et les frères l'ont transformée en chapelle où ils célèbrent l'office le matin et le soir. Cela donne beaucoup de vérité.

La communauté est peu nombreuse, une dizaine de frères pour la plupart âgés ; l'ambiance simple, humaine et excellente. Mais on la sent extrêmement marquée par le choc de la répression que les dominicains de ce couvent ont subie dans les années 1970. Le choc s'ajoutant à la crise générale de l'Église et du clergé, a décimé la province : de 120 dominicains

3. Il s'agit du couvent Santo Albertus Magnus (Saint-Albert-le-Grand, moine dominicain du XIII^e siècle) fondé en 1938 par les dominicains de la Province de Toulouse, rue Caiubi, dans le quartier Perdizes.

4. Tito de Alencar Lima [1945-1974], dominicain brésilien, emprisonné et torturé sous la dictature militaire entre 1969 et 1971 puis exilé en France au couvent de la Tourette, à l'Arbresle près de Lyon à partir de juin 1973. Il s'est suicidé en août 1974 à l'âge de vingt-huit ans.

vers les années 1965, il en reste actuellement 40. Mais il y a des hommes remarquables qui font, dispersés de ça de là, discrètement à la base, un très bon travail, du moins, c'est ce que j'entends et c'est l'impression que j'ai.

Le couvent va donc être mon attache principale jusqu'en février. L'avantage, entre autres, est que le couvent est paraît-il beaucoup moins surveillé que le couvent de Rio de Janeiro, et que les lettres arrivent donc plus vite. Mais tout est relatif dans ce domaine.

Cette semaine, en principe, je dois accompagner le provincial à Rio. Ils viennent de fermer dans cette ville une maison⁵, mais il en reste une autre.

Mon portugais ne va pas progresser bien vite, car tous les frères pratiquement parlent français. Heureusement que j'ai l'*Assimil* de Papa. J'en suis déjà à la troisième leçon !

Hier matin le provincial m'a emmené faire des courses dans le centre de São Paulo. Ce qui m'a le plus frappé, c'est le mélange de races incroyable : Noirs, Blancs, Métis, Jaunes, Indiens... et apparemment pas de racisme !

On sent la pauvreté même dans ces quartiers-là. Je n'ai pas encore vu de bidonvilles ; chaque chose en son temps.

Voici quelques nouvelles. Je vais vous laisser pour faire un tour en ville. Je vous embrasse.

Henri

PS : Dites bien à tous ceux qui demandent de mes nouvelles et à qui je n'ai pas dit au revoir, à quel point j'ai été pris ces dernières semaines.

* * *

Rio de Janeiro, le 22 décembre 1978

CP 7173
01000 São Paulo SP
Brasil

Mon cher Papa, ma chère Maman,

Je profite de quelqu'un qui part pour l'Europe ce soir pour vous écrire ce mot qui sera porté à la poste et qui vous arrivera peut-être avant les lettres (trois je crois) que je vous ai envoyées directement d'ici depuis mon arrivée, il y a juste une semaine.

5. Une maison désigne une communauté régie par un supérieur mais qui ne remplit pas les conditions pour être érigée en couvent.

Me voici à Rio de Janeiro depuis deux jours où j'ai accompagné le provincial qui devait venir quelques jours ici. Nous repartons dimanche matin pour São Paulo.

Rio de Janeiro est vraiment une ville incroyablement belle, d'immenses quartiers sont nichés entre des collines dispersées le long de la côte et de ses courbes. Partout des plages immenses et très belles. En haut des petites vallées entre des collines, des tas de favelas, bidonvilles qu'on peut très bien ne pas remarquer si l'on ne s'est pas arrêté. Les plus grands sont d'ailleurs invisibles, situés à la périphérie. Demain, quelqu'un doit m'emmener dans l'un des plus grands : 135 000 habitants.

C'est vraiment la ville des contrastes inimaginables.

Ici, le couvent est situé à quelques centaines de mètres d'une des plages les plus chics, le bout de la fameuse plage de Copacabana. Le couvent est un petit édifice tout blanc, construit vers 1930, de style un peu colonial, perdu entre d'immenses blocs de quinze-vingt étages qui l'écrasent complètement. Il y a quelques vieux frères très gentils, mais la plupart assez déphasés.

Finalement, je suis bien content d'être à São Paulo où la communauté est beaucoup plus intéressante et où l'Église dans son ensemble est bien plus dynamique, grâce en particulier à la présence du remarquable cardinal Arns, extrêmement actif et courageux⁶. J'ai été lui remettre la montre que lui ont offerte les ouvriers de LIP, avec la belle lettre de Raguénès. Je crois qu'il a été très touché. Il m'a dit qu'il allait leur écrire pour les remercier et je suis sûr qu'il le fera. Les LIP en seront souffiés, mais très fiers⁷.

À la différence de São Paulo, le climat à Rio de Janeiro est très chaud et très humide. Mais pour y passer quelques jours en touriste comme moi, c'est très agréable. Imaginez la Côte d'Azur au mois de juin ! C'est cela... Donc bien plus beau et plus impressionnant : Rio de Janeiro, 7 millions d'habitants !

6. Paulo Evaristo Arns [1921-2016], franciscain, évêque (1966) puis archevêque (1970) du diocèse de São Paulo jusqu'en 1988. Créé cardinal par Paul VI en 1973. Il parle parfaitement le français puisqu'il obtint un doctorat de lettres classiques à la Sorbonne à Paris en 1952. Pendant la dictature au Brésil (1964-1985), il s'est engagé dans la défense des droits humains en visitant les prisons et en dénonçant la torture subie par les prisonniers politiques. Il fut un grand promoteur des communautés ecclésiales de base faisant de l'option préférentielle pour les pauvres le fondement de l'organisation pastorale. Il soutint aussi activement les théologiens de la libération. Voir la notice d'Antonio Manzatto, dans Maurice Cheza, Luis Martinez Saavedra et Pierre Sauvage (dir.), *Dictionnaire historique de la théologie de la libération*, Namur/Paris, Lessius, 2017, p. 60-61.

7. Il s'agit de montres produites et vendues par le personnel en lutte de la manufacture LIP de Besançon. Jean Raguénès [1932-2013], dominicain, avait été aumônier avec Henri au Centre Saint-Yves à Paris à la fin des années soixante et avait vécu avec lui en petite équipe à Besançon en 1970-1971. Prêtre-ouvrier dans l'entreprise, il a été un animateur majeur du conflit LIP démarré en 1973. Voir Jean Raguénès, *De Mai 68 à LIP : un dominicain au cœur des luttes*, Paris, Éditions Karthala, 2008.

Dimanche soir, nous serons à São Paulo où nous célébrerons Noël au couvent. J'aurais préféré le faire dans une favela ; ce sera pour une autre année. Bien entendu, je penserai beaucoup à vous et à toute la famille. Je vous embrasse de tout cœur.

Henri

PS : J'ai lu dans les journaux ici, que quasiment toute la France avait été privée d'électricité sept heures de suite. Incroyable. Finalement comme on maîtrise mal le progrès technique et comme on est à la merci d'une catastrophe à tout instant.

Je pense que Maman ne devait pas être très contente !!!

*
* *

São Paulo, Noël, le 25 décembre 1978

Mon cher Papa, ma chère Maman,

Je m'entraîne à la machine à écrire sur cette machine que vous m'avez offerte comme cadeau de Noël, et je vous écris le jour de Noël pour vous montrer que je ne l'oublie pas.

São Paulo, qui est si bruyante d'habitude, est tout à fait calme ce matin, c'est bien agréable. Les gens ont dû festoyer cette nuit et se coucher tard, comme en France.

Ici, c'était simple et sympathique. Il y a eu la messe de minuit dans la chapelle du couvent qui ressemble un peu à celle du couvent de Lille⁸. Elle a d'ailleurs été construite à peu près à la même époque, vers les années 1950. J'ai été étonné du peu de monde, la chapelle était à moitié vide. Et pourtant le couvent se trouve dans un quartier très peuplé et résidentiel. D'autre part, la chapelle est paroisse. Mais apparemment les Brésiliens, contrairement à ce que je pensais, pratiquent peu. D'autre part, les dominicains du couvent font peu d'efforts pour la paroisse et pour sa vie liturgique qu'ils ne considèrent pas comme une tâche prioritaire.

Après la messe nous avons eu un genre de mini-réveillon avec des gâteaux et des bouteilles données par des amis du couvent et un certain nombre ont été réveillonner dans leur famille ou chez des amis ; certains m'ont d'ailleurs invité à les accompagner, mais je craignais un peu pour mon estomac et j'ai préféré aller me coucher ! J'ai d'ailleurs très bien dormi, ce qui fait que je suis en forme pour travailler mon portugais et pour

8. Couvent de la Province de France où Henri a effectué son année de noviciat en 1958.